

PROLOGUE

Les cloches de Saint-Sulpice battent encore lorsque les retardataires, essoufflés, cherchent où s'asseoir. La nef est bondée. Ce 16 février 1949, le Tout-Paris rend un dernier hommage à Christian Bérard. Au premier rang, devant le cercueil, sont regroupés les intimes. Boris Kochno, le compagnon, un cosaque au crâne rasé ; Marie-Laure, vicomtesse de Noailles, qui, dans le salon de son hôtel particulier de la place des États-Unis, fait voisiner Delacroix, Rembrandt, Watteau, Goya et Bérard ; Marie-Blanche, comtesse de Polignac, dont il a peint à fresque la salle à manger ; la belle Denise Bourdet dont il a été si souvent l'hôte dans sa propriété de Tamaris ; Marie-Louise Bousquet, la rédactrice parisienne du *Harper's Bazaar*, dont les jeudis accueillent la fine fleur parisienne, place du Palais-Bourbon ; Loli Larivière, son amie argentine, qui n'achetait jamais une robe sans requérir sa bénédiction. Et puis, bien sûr, toute sa famille avec laquelle il n'avait pourtant que d'épisodiques contacts.

Julien Green, qui a trouvé place à grand-peine dans le bas de l'abside s'étonne. « On aurait cru à des funérailles nationales. La littérature, la peinture, le théâtre étaient là, et la rue¹... » Le sacristain n'est pas moins surpris : « Il n'y a pas tant de monde pour le cardinal² ! » Louis Jovet est venu, bien entendu. Il ne se doute évidemment pas que dans deux ans, ce sont ses propres obsèques

1. GREEN (Julien), *Journal V. [Le Revenant.] 1946-1950*, Paris, Plon, 1951, p. 240.

2. COUTURIER (Marie-Alain), *Se garder libre. Journal. (1947-1954)*, Paris, Le Cerf, 1962, p. 64.

qui seront célébrées dans cette église. « Bébé » Bérard a enluminé une dizaine de ses mises en scène. Jean-Louis Barrault est là aussi. C'est alors qu'il venait d'achever les lumières des *Fourberies de Scapin* à Marigny que Bérard s'est effondré, emporté par une crise cardiaque. On remarque encore Pierre Dux qui avait fait appel à lui lorsqu'il dirigeait la Comédie-Française ; Jean Cocteau, son complice du temps de l'hôtel Welcome, à Villefranche-sur-Mer, son voisin au Palais-Royal, celui qui lui avait confié son premier décor de théâtre pour la pièce *La Voix humaine*, vingt ans plus tôt.

Où que l'on tourne la tête, il n'est que des visages connus. Juliette et Marcel Achard, en souvenir d'un prodigieux *Corsaire*, au théâtre de l'Athénée ; les Auric, Nora et Georges, Jean Desailly, François Mauriac, Marcel Jouhandeau, Gisèle Casadesus, Odette Joyeux... Pierre Brasseur, l'ex-mari d'Odette, ne cache pas son émotion : « Je l'ai vu vivre, puis je l'ai vu mourir, j'en ai beaucoup souffert. C'était le B. B. le plus génial que j'aie jamais rencontré³. »

Le monde de la haute couture est fortement représenté. Il y a là, le visage grave, les yeux brillants d'émotion, Christian Dior, l'ami de toujours. Ils se sont connus alors qu'ils débutaient tous deux ; Bérard dans la peinture, Dior à la direction d'une galerie d'art. Malgré l'affluence, on devine encore dans les travées les hautes silhouettes de Robert Piguet, pour qui le défunt tenait lieu d'arbitre du goût, et de Jacques Fath. Antonio del Castillo a fait envoyer une couronne de jacinthes. Mais à propos, où est Jacinthe, l'inséparable bichon frisé (ou Ténériffe) que Bérard emmenait partout ? C'est Madeleine Renaud, la cousine de Bérard, qui l'a pris provisoirement en charge. D'innombrables couronnes recouvrent et entourent le cercueil. Ici, une couronne d'arums, là des roses pourpres mêlées à des lilas blancs et mauves. Y sont épinglées les cartes de visite de Christian Dior, Roland Petit, Janine Charrat,

3. BRASSEUR (Pierre), *Ma vie en vac*, Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 120.



• Christian Bérard et son Ténériffe, Jacinthe, en 1948 •
© Dmitri Kessel / The LIFE Picture Collection / Getty Images

Leonor Fini, Jean-Denis Malclès... Tout à côté, des bouquets « d'un sou, de tout petits bouquets inventés par l'amitié⁴ ».

C'est aux pompes funèbres Henri de Borniol que l'ordonnance des funérailles a été confiée. Cela va de soi. Christian Jacques Bérard était de Borniol par sa mère, Marthe. Un autre monde. Bettina Ballard, la représentante du *Vogue* américain à Paris, remarque deux vieilles dames, « les lèvres serrées et vêtues de noir », qui « traversèrent la nef le dos raide et avec une expression de profonde désapprobation⁵ ». Les tantes maternelles de Christian. Sans doute craignent-elles que cette cérémonie tienne davantage du spectacle que de la messe. Elles ont tort. Certes, un photographe est monté en chaire pour fixer à jamais le catafalque et les travées noires de monde. Julien Green n'en est pas moins saisi par l'atmosphère de recueillement. « Je dois dire que la foule, si désireuse de tout voir, a gardé le silence pendant toute cette cérémonie⁶. »

Il revient au père Marie-Alain Couturier de célébrer cette messe. On ne pouvait faire meilleur choix. Ce dominicain est un des principaux acteurs du renouveau de l'art sacré.

Comme Saint-Sulpice se prête bien à ces grandes cérémonies, [observe-t-il,] comme ce large style classique [s'accorde] bien à l'esprit de Bérard. Quel repos aussi, dans de telles circonstances, de ne voir autour de soi, en disant la sainte messe, que des choses belles et dignes, jusqu'aux candélabres et aux détails du tabernacle⁷.

L'absoute donnée, Christian Bérard entame son dernier voyage. Le convoi part pour le Père-Lachaise. Un étrange personnage aux multiples tatouages le suit. Rue de Lappe, il était connu

4. *Le Figaro*, 17 février 1949.

5. BALLARD (Bettina), *In My Fashion*, Paris, Séguier, 2016, p. 193.

6. GREEN (Julien), *op. cit.*

7. COUTURIER (Marie-Alain), *op. cit.*

naguère sous le nom de Jojo le Javanais. Ce fut le premier ami de Bébé. Invité par Cocteau, Dior et le peintre Francis Rose à se joindre aux proches devant le caveau de la famille Bérard-Bardout⁸, il préfère rester à distance. Ni les instances d'Odette Massigli, l'épouse de René Massigli, l'ambassadeur de France au Royaume-Uni, ni celles de Lady Diana Cooper, l'épouse de l'ex-ambassadeur du Royaume-Uni à Paris, ne le font changer d'avis. « Madame, dit-il, je ne suis pas de votre monde. » Et de porter la main à son cou pour en détacher une chaîne ornée de médailles consacrées. « C'est tout ce que ma mère m'a laissé. » À charge pour ses interlocutrices de la déposer sur le cercueil. Avant de s'éloigner, Jojo confie : « Je sors de taule presque dégingué pour avoir enterré mon meilleur copain⁹. »

Jean Cocteau est saisi de vertige. Il vient de réaliser que la sépulture de Bérard est voisine du caveau de la famille Radiguet. Seuls deux monuments les séparent. Raymond Radiguet, une de ses grandes passions, mort à vingt ans, emporté par la fièvre typhoïde. Cette proximité bouleverse le poète qui « va se cacher derrière un mausolée », où le père Couturier « le retrouve, sanglotant, assis sur une tombe¹⁰ ». N'ayant pas été naguère en état d'assister aux obsèques de Radiguet, il ne peut savoir que l'auteur du *Diable au corps* et du *Bal du comte d'Orgel* ne repose pas là, chemin Lesseps, dans cette 16^e division, mais un peu plus loin, dans la 56^e. Une simple dalle avec cette inscription gravée : « Raymond Radiguet, poète et romancier, 1903-1923 ».

Bien que d'une autre nature, l'émotion de Boris Kochno n'est pas moins vive. Ainsi prennent fin vingt ans de vie commune, de créations partagées et d'amour fou.

8. La grand-mère paternelle de Christian Bérard était née Bardout.

9. ROSE (Sir Francis), *Saying Life: The Memoirs of Sir Francis Rose*, Londres, Cassell, 1961, p. 110.

10. COUTURIER (Marie-Alain), *op. cit.*